

Ramon de Sibiude et la "Theologia Naturalis"

Reprenant une opinion défendue par *Menéndez Pelayo* (1), nous avons essayé de démontrer dans notre deuxième thèse de Doctorat ès Lettres: *Le lullisme de Ramon de Sibiude* (2), que l'auteur de la *Theologia Naturalis* était un disciple de R. Lull débarrassé du schématisme géométrique de l'Ars Magna.

Nous concluons de la sorte, après avoir mis en parallèle:

1° La méthode de démonstration par des raisons nécessaires, sans jamais faire appel aux livres des Savants, ni même à l'Écriture Sainte.

2° *L'ascension mystique* des choses à Dieu en passant par l'homme, dans une méditation graduée identique.

3° Le souci des deux auteurs de faire *correspondre les qualités* des créatures inférieures, aux Facultés, Vertus de l'homme, aux Dignités incréées, divines, ce qui dénote un réalisme, un exemplarisme fonciers.

4° Le *Volontarisme* de R. de Sibiude et de R. Lull.

5° Le rôle du *Bien* dans la création, *l'hylemorphisme* de leurs métaphysiques.

6° L'identité de psychologie, puisqu'on retrouve chez l'auteur de la *Theologia*: la pluralité des formes, la division tripartite des puissances de l'âme rationnelle, le rôle dominant du *Libre Arbitre* qui prouve par sa suprématie durable l'immortalité de l'âme, déjà remarqués chez Lull. (3)

On comprendra facilement qu'on puisse admettre l'hypothèse de l'influence du Majorquain sur R. de Sibiude, quand on aura remarqué le fait capital que notre rappo-

(1) Menéndez Pelayo: *Idées esthétiques*, t. I, p. 392. — *Ciencia española*, t. III, p. 34; t. II, p. 142.

(2) *Lullisme de Ramon de Sibiude*. Toulouse, Privat, 1913.

(3) *Idem*. Conclusion, pp. 51, 52.

chement de détail appuie, confirme seulement. *Aucun livre philosophico-théologique depuis Ramon Lull ne cherchait à prouver rationnellement les vérités de la Foi, par une méditation progressive sur les choses, sans faire appel à l'érudition, sans s'appuyer sur des textes profanes ou sacrés.*

Revenons sur ce point d'histoire si intéressant, la seule preuve probablement décisive selon M. le Professeur *F. Picavet*. Il est naturel, très explicable que Sibiude emprunte à Lull sa grande originalité, si leurs buts étaient identiques. Nous croyons deviner le motif qui a poussé Sibiude, le seul qui nous satisfasse, provisoirement du moins.

Nous savons tous en Espagne que R. Lull voulait convaincre, convertir les Musulmans. Les arguments de raison étaient plus décisifs sur l'esprit des Arabes que le témoignage des auteurs chrétiens, sectateurs d'une religion, dont ils ne reconnaissaient pas encore la vérité quand le Majorquain s'adressait à eux. *Lull missionnaire* en Orient, en Afrique, *ne pouvait pas citer* des textes païens ou sacrés.

Comment donc Ramon de Sibiude présente-t-il la même caractéristique singulière, emploie-t-il la méthode et la façon de prouver du Bienheureux?

C'est, à notre sens, qu'il avait un dessein de conversion analogue.

Une vieille supposition, énergiquement combattue, à propos de la nationalité de Sibiude, nous a mis sur la voie. Peut-être serait-il bon, après avoir rappelé le problème, de la reprendre aujourd'hui.

Montaigne considérait la *Theologia Naturalis*, qu'il avait traduite en français, comme l'œuvre d'un espagnol (1). D'autres: *Moreri*, *Bayle* (2), *Scaliger*, acceptent cette affirmation de l'auteur des *Essais*. Plus critiques, *Compayré*, en France (3), *Mariano Aguiló*, *Salvador Bové*, en Catalogne (4) classent Ramon de Sibiude parmi les catalans illustres.

Les arguments tirés du style latin de la *Theologia Naturalis*, laissent entière la question de la nationalité. Le style latin d'un catalan ne se distingue pas, au Moyen-âge, de celui d'un toulousain ou d'un provençal (5).

Le nom ne permet guère non plus de connaître le lieu de naissance de l'auteur. Les catalans donnent comme probable l'orthographe: de *Sibiude*, plus correcte en tout cas que *Sebon* ou de *Sebonde* (6).

On ne doit cependant pas chercher d'hypothèses extraordinaires pour cela et admettre jusqu'à nouvelle investigation le catalanisme de R. de Sibiude. Mais parmi les

(1) Voir par exemple préface de la traduction de la *Théologie Naturelle*, edit. MDLXXI, Paris.
 (2) *Bayle: Dict. Crit.*, Amsterdam, 1741. — *Moreri: Dict. histor.*, édit. Paris, 1873.
 (3) *Compayré*, de Raimundo Sabundo. Paris, 1872.
 (4) *Bové: Jochs Florals*. Barcelona, 1895-1896.
 (5) *Bové: Jochs Florals*, 1895-1896; *Benayens a Barcelona*, p. 265.
 (6) *Idem*.

habitants de la Catalogne étaient un certain nombre de *juifs* convertis, «*conversos*,» ou «*marranos*» comme on dit en Espagne. R. de Sibiude ne serait-il pas l'un d'entre eux ?

Maussac, au XVIII^e siècle a prétendu trouver dans Montaigne une allusion à ce judaïsme d'origine (1). Or *Kleiber* dans son copieux travail «*de Raimundi*» etc. (2) remarque que Bayle a voulu vérifier l'opinion de *Maussac* et n'a rien trouvé qui la justifie dans l'œuvre de Montaigne.

Sans s'en douter, puisqu'il a lancé cette idée au hasard, *Maussac* a peut-être senti quelque chose d'important. *Ramon de Sibiude* s'il n'était lui-même un juif converti, a sans doute composé son livre pour amener les juifs au christianisme.

Nous trouverions une présomption d'origine judaïque dans ce nom de Sibiude, s'il était vraiment tiré d'un lieu, comme le prétend *Joan Segura* (3), d'une ville de l'itinéraire de Benjamin de Tudela, selon *Guardia* (4). Ce serait tout-à-fait conforme en tout cas à la genèse onomastique habituelle des juifs convertis ou européanisés de beaucoup de pays, témoins les noms connus de: Worms, Köln, Mainz, Hamburg, Schwabe, Schwob, Frank, en Allemagne; Bayonne, Lyon, Reims, Carcassonne, Picart, Champagne, etc., en France.

Il n'est malheureusement pas prouvé que Sibiude soit une ville.

Laissons de côté l'hypothèse invérifiable de cette origine judaïque, et considérons plus attentivement celle d'une propagande chrétienne de *Ramon de Sibiude* auprès de Juifs qu'il voulait attirer à sa propre Foi par des moyens rationnels.

On ne comprendrait pas pourquoi un médecin, enseignant son Art à Toulouse, ville en relation constante avec l'Espagne, où professèrent d'autres catalans et aragonnais tels que *Fra Francesch Eximenis* au XV^e siècle, *Michel Servet*, plus tard, s'abstient absolument dans un livre de philosophie et de théologie, de citer l'Écriture et les auteurs sacrés ou profanes, contre la coutume de son temps ?

L'on m'objectera peut-être que les étudiants en médecine du XV^e siècle étaient moins dévots que les autres écoliers. Il n'en est rien, personne au Moyen-âge n'était incrédule, au sens des libertins du XVIII^e siècle, ni indifférent même en matière religieuse.

Il doit y avoir et il y a un motif profond de passer sous silence l'argumentation des érudits et des docteurs catholiques. Ce motif ne peut être que la conversion des non chrétiens.

(1) *Idem.* Menéndez Pelayo: *Ciència Española*, t. II, p. 289.

(2) *Kleiber de Raimundi quem vocant de Sabunde vita et scriptis.* Berlin, 1856.

(3) *Jochs Florals* 1895-96, p. 265.

(4) *Idem.*

Cependant les dames du temps de Montaigne, s'il faut en croire les *Essais*, toutes déjà catholiques, lisaient beaucoup la *Theologia Naturalis*. Comment bizarre, excentrique, ce livre a-t-il eu un succès considérable, universel, noté par le même Montaigne? (1)

Nous ne savons pas s'il eût le même heureux sort quand on était obligé de le lire en latin. La traduction de Montaigne était élégante et attrayante, un chef d'œuvre de la langue française. De plus, l'ouvrage surprenait peut-être par son originalité, son écart des habitudes théologiques du temps.

Le ton très sérieux, la difficulté de la tâche, la profondeur des raisonnements montrent que l'auteur n'a guère songé à plaire, mais à accomplir une besogne utile. Son intention paraît très honnête, très pieuse, on sent à chaque page la profonde conviction.

Notre explication n'a rien d'absurde, offre au contraire une solution nouvelle du problème. Lull est un précédent rare et qui par cela même s'est imposé à nous. Le recours du Majorquain et de Ramon de Sibiude, à des raisons nécessaires, pour démontrer le réalisme l'exemplarisme et leurs principales doctrines, sans citer personne, n'est pas un effet du hasard. Ils veulent également persuader, l'un, les *Musulmans*, l'autre, les *Juifs*, de la Vérité catholique, en faisant appel à leur réflexion (2).

II

La Méthode de la *Theologia Naturalis* paraît à certains une innovation curieuse, semble à des érudits espagnols comme Menéndez Pelayo mériter avant celle de Descartes, le titre de révolution philosophique, de centre de notre spéculation. Ramon de Sibiude a réellement pour eux remplacé le problème métaphysique par le problème psychologique, fait graviter définitivement nos préoccupations autour de la conscience humaine (3).

Picavet répète après *Hauriau* que Descartes avait eu d'illustres prédécesseurs du «cogito ergo sum», dans un poème d'*Heiric d'Auxerre* et dans son modèle *Jean Scot Eringène* (4).

Nous irons plus loin. Les mystiques de tous les temps, de toutes les religions sont partis de l'étude de leur propre conscience pour scruter la Nature d'une part, le monde transcendantal de l'autre, par graduation insensible, élargissement du champ d'inves-

(1) *Apologie de Raymond de Sebonde*, début.

(2) Voir comme exemples *Théologie Naturelle*, chapitres XLVII, XLVIII, CCXCII, CCXCIII, CCXCIV, etc.

(3) Menéndez Pelayo: *Idées esthétiques*, t. I, p. 387.

(4) Picavet: *Essai d'histoire des théologies*. Alcan, 1913, p. 324.

tigation. *Introspectifs* avant tout, ils ont commencé par se connaître eux-mêmes, se sont comparés à l'Univers ambiant et sont passés ensuite à l'étude de Dieu et de ses attributs.

Voyez plutôt les œuvres des philosophes indous, les traités mystiques des arabes, de *Mohyeddin Ibn el Arabi* ou de *Ghazali*, par exemple (1).

L'homme pensant, depuis longtemps, n'invente rien, profite du passé philosophique, avec une complexité croissante. Il y a unité de spéculation, accord de tous les hommes arrivés au même point, quand ils ont dépassé le domaine ordinaire des recherches scientifiques, abordé les plus hauts problèmes.

La conception d'une correspondance entre le *Microcosme* et le *Macrocosme*, entre la Nature, l'homme et Dieu, commune aux Néo-Platoniciens, aux juifs qabbalistes, entre autres; le dessein de retrouver Dieu dans ses créatures est naturel chez tous les idéalistes, c'est-à-dire au Moyen-âge chez les réalistes et les exemplaristes.

Depuis le *pseudo-Denys* et *Saint Augustin*, *Saint Anselme* et *Scot Eringène*, une tradition continuée par l'ancienne *Scolastique*, celle des *Alexandre de Halès*, des *Roger Bacon*, des *Saint Bonaventure*, des *Ramon Lull*, a toujours soutenu ce point de vue (2).

Ramon de Sibiude confirmait la règle établie, se rattachait à un vaste réalisme pour nous très méditerranéen. Chose étrange et remarquable, visible clairement dans la philosophie catalane, preuve de la parenté des esprits et peut-être des races, l'auteur de la *Theologia Naturalis* retarde comme *Lull*, comme *Eximenis*, suivi par *Bernat Metge* et *Anselm Turmeda*, sur les idées courantes de son époque, demeure un homme de l'ancienne *Scolastique* augustinienne, anselmienne.

Pas plus lui que ses compatriotes présumés n'adoptent en effet les doctrines de *Saint Thomas*, même pas celles des disciples de Duns Scott. Nous en sommes très sûrs, puisqu'on ne trouve chez eux aucune trace de la spiritualité des anges. On sait que ce courant ancien, représenté au XIII^e siècle par les Franciscains, longtemps suivi dans leur ordre, était *hylemorphiste*, c'est-à-dire attribuait *matière* et *forme* à tous les êtres, même les plus élevés dans la hiérarchie, au-dessous de Dieu, aux anges (3); s'appuyant peut-être surtout sur le fameux *Fons Vitae* d'*Ibn Gabirol* (4).

Il n'y a donc rien d'original à noter sauf peut-être la force avec laquelle R. de Sibiude insiste sur l'introspection (5). *St Anselme*, *St Bonaventure*, *Ramon Lull*, montaient à Dieu en partant de la considération de l'homme plusieurs siècles auparavant.

(1) Miguel Asin Palacios: *Mohyeddin* dans *Homenaje a Menéndez Pelayo et Hyazel místico, ascético, moral*. Zaragoza.

(2) Voir de Wulff: *Histoire de la philosophie médiévale*. Louvain, 1912.

(3) Probst: *Caractère et origine des idées du B. Ramon Lull*. Toulouse, Privat, 1913.

(4) Baeümker: *Fons Vitae in Beiträge zur geschichte*. 1 vol. Münster. — Munk: *Mélanges de philosophie juive et arabe*. Fasc. I, Paris, 1859.

(5) *Théologie Naturelle*, ch. I.

La marche mystique vers Dieu, se fait toujours de la même manière depuis *Plotin* et *Denys l'aréopagite*, de la créature, à l'homme, aux qualités divines (1). On trouverait chez les *Stoïciens* et chez *Socrate*, témoin son «*γινώτι σεαυτῶν*» des tentatives grecques d'introspection, dont, cependant, les influences sur les chrétiens sont moins importantes que celles du néo-platonisme et du pseudo-Denys.

III

Nous ne refusons pas pour cela toute originalité à Ramon de Sibiude comme on a pu le pressentir déjà. L'emploi de la méthode ascendante d'un bout à l'autre de cette *Theologia Naturalis*, complète, bien enchaînée, progressive, dans un siècle de compilateurs comme le xv^e siècle, est très intéressant, peu commun: «Le monde visible est le livre naturel des hommes. Les créatures y sont rangées comme des lettres pour nous apprendre par le jugement de Dieu la sapience et la science de nostre salut» (2).

On reprochera peut-être à l'auteur de n'avoir pas assez agrémenté son livre de fictions littéraires, d'anecdotes, mais nous ne sommes plus au temps de la littérature troubadouresque. On séparait déjà à la fin du xv^e les genres plus nettement. La *Theologia Naturalis* est purement théologique et de raisonnement, n'a pas de prétention littéraire: «Le donner est très naturel à Dieu, nous le pouvons connaître premièrement par la Création du Monde, car nous voyons qu'il donne à chaque chose son être accompli, suivant sa portée et sa capacité, bien qu'il n'eût rien pris d'elle et qu'il n'en fut aucunement tenu, ce qu'il n'eût pas fait, si le donner ne lui eût été naturel, etc.» (3)

Peut-on insister sur l'aspect de précurseur de Descartes, sous lequel, à d'autres points de vue que celui de l'introspection, plusieurs chercheurs et Salvador Bové se plaisent à étudier R. de Sibiude, après *Menéndez Pelayo*? (4)

On ne saurait être sûr d'aucune source précise de la pensée cartésienne. M. *Picavet*, dans son *Essai d'histoire comparée des théologies et philosophies médiévales* (5), en propose plusieurs, après les anciens critiques. En tout cas la prudence oblige à constater que Descartes a connu l'école dont procède R. de Sibiude, à supposer peut-être qu'il a lu la *Theologia Naturalis* et s'en est vaguement souvenu, mais diffère beaucoup dans le fond et dans la forme.

(1) Voir *Esquisse d'une histoire comparée des philosophies médiévales*. Fr. Picavet, Paris-Alcan, 1910, passim.

(2) *Théologie Naturelle*, édit. Montaigne, 1509. Paris, ch. 1, folio 3.

(3) *Théologie Naturelle*, ch. 50, folio 47.

(4) Bové: *Jochs Florals*, Barcelona 1895-96. — *Homenatge al Beat Ramon Lull*. Barcelona, Avenç. — Menéndez Pelayo, *Idées esthétiques*, t. I, p. 391.

(5) Picavet: *Esquisse*. Paris, 1913, ch. xvii, p. 328 et ss.

L'influence est possible, mais toute idée d'emprunt doit être évidemment écartée, provisoirement du moins.

1^o Tandis que *Descartes* place le «*cogito ergo sum*» au début de sa construction philosophique (1), l'auteur de la *Theologia Naturalis* dit : « Par ce qui nous est évidemment notoire, nous montons à l'intelligence de ce que nous ignorons. Aussi nous entendons premièrement les choses les plus petites et plus basses et après les plus grandes et les plus élevées, d'où il advient que l'homme, comme estant la plus excellente et la plus digne chose de ce monde, connaît toutes choses avant qu'il se cognoisse soi-même, veu qu'il a oublié son domicile. Il est nécessaire que par le moyen d'autres choses on le ramène et reconduise chez lui » (2). L'homme n'est pas le point de départ mais l'intermédiaire dans le processus de la connaissance. Si Ramon de Sibiude insiste sur l'investigation de l'homme sur lui-même, c'est parce qu'il considère l'homme comme immédiatement inférieur aux anges, mais comme supérieur aux autres créatures, plus important qu'elles dans la hiérarchie naturelle. La vue subjective de Descartes lui a échappé. Il s'est servi de l'observation interne, sans doute, mais ne l'a pas mise en valeur, comme l'auteur du *Discours de la Méthode*.

2^o Descartes commence par faire table rase de tout ce qu'il sait, par *douter méthodiquement* de l'existence de ce qui est étranger à lui-même. La seule chose dont il ne peut douter est l'existence de sa propre pensée, manifestation de son être. Ramon de Sibiude, au contraire, pose dès le début l'existence de Dieu et du monde extérieur qu'il a créé. Il part d'un acte de foi et ne doute pas à la façon de Descartes, toute artificielle qu'elle soit. Il prend donc tout autrement, dans d'autres intentions, l'argument de *Saint-Anselme*: « Tout ainsi que l'homme n'a pas donné aux autres créatures l'estre, la vie, le sens et l'intelligence. Par quoi une mesme main a fait l'un et l'autre, un architecte a proportionné, limité et rangé toutes choses » (3).

Il part de postulats, quand Descartes ne fait des mêmes propositions que des preuves de son affirmation première et n'établit pas sur elles son système.

3^o *Le but* de Ramon de Sibiude n'a pas l'apparence laïque, désintéressée de celui poursuivi par le maître français, séparant à-demi, autant que le permettait son temps le domaine de la foi de celui de la science. L'Être dans le ix^e chapitre de la *Theologia Naturalis* est bien le fondement des trois autres qualités des créatures: vivre, sentir et entendre: « Toutes choses donc se fondent et s'établissent en l'estre. Et à ce compte il est commencement et appuy et fondement de tout et rien ne l'est de luy » (4). Cet

(1) *Discours de la Méthode*, 4^e partie.

(2) *Théologie Naturelle*, ch. I, folio 6.

(3) *Théologie Naturelle*, ch. III, folio 11.

(4) *Idem*, ch. IX, folio 15.

être est dérivé dans les créatures de l'Être premier lui-même: «nous voyons qu'il donne à chaque chose son estre accompli, suivant sa portée et sa capacité» (1).

4^o *La certitude* de Ramon de Sibiude n'est pas subjective, personnelle, mais tirée en partie tout au moins du témoignage des autres: «L'autorité de la preuve et la force de la certitude s'engendrent de la force et autorité des témoins et témoignages desquels la vérité dépend et de là vient que d'autant que les témoins se trouvent véritables, apparents et indubitables, d'autant il y a plus de certitude en ce qu'ils prouvent» (2).

Il dit plus loin, il est vrai, qu'aucune chose n'est plus voisine de l'homme que l'homme même et que tout ce qui se prouvera «par sa nature, par ce qu'il sait certainement sera ferme et clair» (3).

Cette *certitude* n'est pourtant *pas immédiate* comme celle du «cogito ergo sum», elle n'est pas antérieure à toute autre connaissance, exclusivement psychologique comme chez Descartes. Dans la *Theologia*, elle s'acquiert, au contraire, par comparaison, non par une évidence claire et distincte. Cette science de l'homme que préconise Ramon de Sibiude s'obtient en effet: «en regardant en quoy il convient et en quoy il diffère d'avec elles (les créatures); de cette dissemblance ou ressemblance, s'engendrera en lui l'intelligence qu'il cherche de soy et qui plus est celle de Dieu son créateur immortel» (4).

Il y a là, tout au plus, une déviation de la portée des problèmes repris par Descartes dans d'autres intentions, creusés par le philosophe français d'ailleurs avec une autre profondeur.

Descartes commence donc par une réflexion méthodique *subjective*, pour arriver à des conclusions scientifiques ou métaphysiques *objectives*. Ramon de Sibiude touche certaines questions cartésiennes, en passant les trouve sur le chemin de sa méthode mystique, va de l'*objectif au subjectif*, pour revenir à l'*objectif*, ce qui est tout-à-fait à l'opposé.

L'un est philosophe et savant, respectueux de la religion, désireux de faire accorder la Foi et la Science sans doute en les étudiant séparément, mais qui n'admet au début de la connaissance philosophique et scientifique qu'un petit nombre de postulats, idées claires qui présentent le même caractère d'évidence et de netteté que le «cogito ergo sum». Il ne pose en effet les idées de l'existence de Dieu et du monde extérieur qu'après avoir établi la vérité immédiate du cogito, son criterium.

(1) *Idem*, ch. 50, folio 47.

(2) *Idem*, ch. 1, folio 5.

(3) *Idem*, folio 2.

(4) *Idem*, folio 6.

L'autre se montre dans la *Theologia Naturalis* plus théologien que philosophe, paraît plus enchaîné par les dogmes, qu'il veut, comme Lull, démontrer rationnellement.

Si l'originalité de Ramon de Sibiude n'est pas dans les points particuliers qui le rapprochent de Descartes, n'en est il pas d'autres très importants ou on pourrait la rencontrer.

Les voici tels qu'une longue étude attentive nous les a fait découvrir:

1^o Ramon de Sibiude, poussé par des préoccupations de prosélytisme semblables à celles du Maître Majorquain, suit Ramon Lull avec intelligence, rejetant le schématisme mathématique de l'*Ars Magna*, la forme du dialogue entre des Abstractions personnifiées, vivante sans doute, mais qui distrait la pensée et allonge le discours. Il veut démontrer les vérités de la Foi par des arguments de raison, à la manière lullienne, sans citations, en suivant la méthode mystique de montée des choses à l'homme et à Dieu, puis de descente des Principes généraux aux choses.

Il dépasse son maître en concision, en profondeur, semble avoir profité des progrès de la philosophie, comme en témoignent les textes cités.

2^o La *Theologia Naturalis* est un écho curieux et remarquable de l'ancienne Scolastique, bien après le triomphe du thomisme et des doctrines dominicaines, en plein xv^e siècle. C'est bien, comme l'a jugé Menéndez Pelayo, le dernier grand livre réaliste, on pourrait dire même de dernier ouvrage exemplariste et volontariste vigoureux du Moyen-âge (1). «Toutes les créatures tirent leur être dérivé de l'Être de Dieu» (2). «Il a produit de rien un être nouveau afin que cet être créé participat au sien être, non que l'un être se change en l'autre» (3). «Dieu a créé le Monde par simple volonté, non par nécessité» (4).

L'argument subjectif qui est plus occasionnel que principal dans l'œuvre de Sibiude est basé sur l'ontologisme de St-Anselme: «Il faut avoir nécessairement que ce qui est conçu en notre entendement plus grand que nulle autre chose est aussi réellement en existence» (5).

La création continuée se retrouve aussi au chapitre XVIII. Toutes ces idées sont de Saint-Augustin, de Saint-Anselme, du courant franciscain, d'avant Duns Scott.

3^o Cette persistance des vieilles idées scolastiques, n'empêche pas un certain progrès sans que l'on puisse rattacher cependant pour cela Ramon de Sibiude aux hommes de la Renaissance. Elle s'accompagne en effet parfois d'un certain sens social,

(1) Menéndez Pelayo: *Idées esthétiques*, t. I, p. 391. Madrid.

(2) *Théologie Naturelle*, ch. 24, folio 29.

(3) *Idem*, ch. 18, folio 26.

(4) *Idem*, ch. 17, folios 23, 24.

(5) *Théologie Naturelle*.

d'un humanisme moral très reconnaissable. C'est ainsi qu'il dit dans un chapitre dont le titre est très suggestif: de notre union procède notre force: «L'union est toute la force et bien de l'homme; plus elle augmente, plus augmente sa puissance et son bonheur» (1).

Arrivés à la fin de cette modeste étude, nous proposerons quelques conclusions probables:

1^o Il ne faut pas repousser définitivement l'hypothèse d'une influence de Ramon de Sibiude sur Descartes. Ce dernier peut en effet avoir lu chez les Jésuites de la *Flèche* la *Theologia Naturalis*. Peut-être a-t-il rencontré cet ouvrage en Hollande, refuge des livres suspects ou censurés, où les Juifs émigrés de la Péninsule ibérique pouvaient aussi la connaître. Avouons cependant que si Descartes s'en est servi, c'était en la complétant et pour d'autres buts.

2^o Ramon de Sibiude est le dernier des grands réalistes augustiniens et anselmiens du Moyen-âge; réunissant les préoccupations humaines morales, sociales, psychologiques de son temps aux préoccupations métaphysiques et théologiques de ses prédécesseurs, son ouvrage est un trait-d'union harmonieux entre deux courants de pensée.

3^o Enfin, et ne l'oublions pas, la *Theologia Naturalis* est lullienne selon l'esprit, chose rare quand les œuvres des disciples philosophiques du Majorquain répétaient ou commentaient l'*Ars Magna*, quand ses successeurs littéraires copiaient ses allégories, s'éloignant de plus en plus les uns et les autres de la pensée du Docteur Illuminé.

J. H. PROBST.

Universitat, Alger.

(1) *Idem*, ch. cxxvii, folio 135.